

L'ÉCRIVAIN FRANCOPHONE ENTRE DEUX CULTURES

Ana Rodríguez Seara

RESUMEN

Acaso se puede dudar de la importancia de la literatura francófona hoy en día? Basta con asomarse a los más prestigiosos premios literarios franceses para encontrar un importante número de premiados de origen extranjero cuya lengua literaria es el francés. El fenómeno de la literatura francófona o "de expresión francesa" ya no es un hecho pintoresco o circunscrito a un ramillete de autores de renombre. Para estos escritores en lengua francesa el hecho de pertenecer a dos culturas diferentes, en la mayoría de los casos antagónicas, se asume de muy diversas maneras, desde las visiones de A. Makine y A. Maalouf íntimamente enriquecidos por las aportaciones de sus dos culturas, a la visión irónica de M. Kundera o el análisis descriptivo de T. Todorov sobre el proceso de rechazo y posterior aceptación de la doble cultura.

El problema planteado por la aceptación de la doble cultura está latente, en mayor o menor medida, en todas las obras de la literatura francófona, con el poso amargo que deja en el individuo el rechazo inicial o duradero de una de sus realidades vitales para aferrarse a la otra en busca de la salvación personal que procura la certeza de la propia identidad.

ABSTRACT

Could it be possible to doubt about the importance of francophone Literature nowadays? Just looking into the most prestigious French Literary Awards we will find a great deal of foreign awarded writers whose literary language is French. The phenomenon of the francophone Literature or "expressed in French" is no longer a picturesque event or something just linked to a bunch of well-known writers. For these writers in the French language, the fact of belonging to two different cultures, in most cases antagonistic, is assumed in many diverse ways, from A. Makine and A. Maalouf 's visions deeply enriched by the contributions of their two cultures, to M. Kundera 's ironic vision or T. Todorov 's descriptive analysis of the process of refusal and further acceptance of the double culture.

The problem posed about the acceptance of this double culture is, present to a large or lesser extent, in every work in the French Literature, together with the bitter taste that initial or long-lasting refusal of one of their two realities leaves on the individual to cling onto the other in search of personal salvation in an attempt to look for the certainty of their own identity.

RÉSUMÉ

Peut-on de nos jours douter de l'importance de la littérature francophone ? Il suffit de se pencher sur les prix littéraires français les plus prestigieux pour retrouver un nombre important de lauréats d'origine étrangère dont la langue d'expression littéraire est le français. Le phénomène de la littérature francophone ou d'expression française ne peut plus être considéré comme une réalité pittoresque ou limitée à un groupe d'auteurs à succès. Pour ces écrivains en langue française l'appartenance à deux cultures différentes et parfois même antagoniques est assumée de diverses façons, de la vision intimement enrichissante d'Andreï Makine et d'Amin Maalouf, en passant par la vision ironique de Milan Kundera pour en finir par la vision descriptive de Tzvetan Todorov sur les processus de déculturation et d'acculturation.

Le problème posé par l'acceptation de la double appartenance culturelle est présent, de manière plus ou moins explicite, dans toutes les œuvres de la littérature francophone, montrant l'amertume laissée chez l'écrivain par la préférence d'une réalité culturelle au détriment de l'autre dans la recherche identitaire personnelle.

I. INTRODUCTION

La littérature francophone, également appelée d'expression française, occupe une place de plus en plus importante au sein de la littérature française. De plus l'acceptation du grand public a été précédée par la concession de nombreux prix littéraires renommés au cours de ces dernières années.

Dans la diversité inhérente à cette littérature, nous avons choisi d'étudier le phénomène de la double appartenance culturelle, que de nombreux auteurs reflètent dans leurs écrits. Pour ce faire nous avons sélectionné les œuvres suivantes :

-*Les identités meurtrières* d'Amin Maalouf, pour sa défense de la double identité comme enrichissement et sa plaidoirie contre l'intolérance religieuse et le racisme.

-*L'homme dépaycé* de Tzvetan Todorov, pour sa théorie sur l'homme dépaycé et les différentes étapes de l'acceptation de la double culture, ainsi que pour sa défense de la démocratie et des victimes de l'intolérance.

-*La lenteur* de Milan Kundera, pour son récit ironique et sa vision critique de la réalité politique de l'Europe de l'Est.

-*Le testament français* d'Andrei Makine, pour son expérience personnelle, empreinte de sensibilité et de sincérité, qui reflète les difficultés de l'acceptation de la différence, ainsi que pour sa vision de la langue française comme véhicule d'une culture.

Le processus d'acceptation de la double identité provoque de nombreux problèmes, puisqu'au phénomène de déculturation, cité par T. Todorov, s'associe indissolublement un phénomène inverse d'acculturation dans l'autre culture. En effet, aucun être humain ne pourrait vivre en dehors de toute culture. Cependant les sursauts de la vie quotidienne (acceptation ou rejet de la part de l'Autre) sèment la recherche de l'identité individuelle de revirements de situations aussi brusques que déroutants.

Comme nous le verrons au cours de cette analyse, la vision enfantine que nous présente A. Makine, pleine à la fois de sensibilité et de naïveté, est d'une importance capitale pour comprendre l'individu adulte qu'il deviendra et l'intégration de ses deux identités en une seule, riche et plurielle.

II. LA FRANCOPHONIE

Le mot francophonie a été employé pour la première fois par le géographe français Onésime Reclus (1837-1916) pour qui ce terme désignait à la fois les populations parlant français et l'ensemble des territoires où l'on utilisait la langue française. Cependant le concept de francophonie a été réellement introduit en 1956 par Léopold Sédar Senghor, qui défendait une République fédérale et envisageait surtout une langue commune permettant à un groupe de pays de jouer un certain rôle dans le monde.

C'est en 1966 que le projet de communauté française commence à se forger, mais ce n'est qu'en 1970 que la Francophonie naît institutionnellement avec la création de l'Agence de Coopération Culturelle et Technique (A.C.C.T.) et c'est en 1997 au Sommet de Hanoi que le premier Secrétaire Général est nommé afin de la représenter.

La Francophonie occupe un espace d'un peu plus de vingt millions de kilomètres carrés. Cependant il ne s'agit pas seulement d'un espace géographique ou historique (reflet de l'empire colonial français), ce n'est pas non plus exclusivement un espace linguistique où le français est la langue

commune, c'est également un concept politique et économique qui peu à peu crée ses propres organismes compétents en matière de relations diplomatiques et financières.

Il est difficile de dire combien de personnes à travers le monde parlent français car la situation des pays qui conforment la Francophonie est très diverse et les recensements réalisés jusqu'à présent ont toujours été remis en cause, ce qui ne fait aucun doute c'est que la Francophonie est de plus en plus au cœur des préoccupations de la politique linguistique de la France qui mise sur la langue française comme alternative solide face à l'envahissant anglais :

La Francophonie doit apparaître, à travers la langue française, patrie commune, comme le moyen par excellence de recueillir les fruits de la modernité sans sacrifier l'héritage fondamental, mais en le valorisant, comme la chance historique de faire échec à l'uniformisation par la promotion de l'universalité, comme une chance rendue à la liberté par la sauvegarde de la diversité.¹

La Francophonie est née tout d'abord comme un concept linguistique, mais s'est peu à peu transformé en un espace géographique d'échanges culturels, scientifiques et techniques :

C'est une grande richesse qu'ils détiennent ensemble, dans la mesure où leur cohérence n'est pas réductrice à une seule civilisation, un seul modèle, mais au contraire accepte la diversité des sociétés et des expressions langagières à partir d'un héritage commun qui est celui du français.²

La Francophonie accueille tous ceux qui parlent le français, que ce soit comme langue maternelle, langue seconde officielle ou simple langue de communication. Cet ensemble linguistique, uni par un héritage commun, s'inscrit donc dans la dialectique de l'unité et de la diversité des cultures.

Souvent au concept linguistique de Francophonie s'associe des concepts politiques étrangement divers: en 1985 le ministre égyptien des Affaires étrangères, Boutros Ghali, justifie l'adhésion de son pays à l'A.C.C.T. en

¹ Tétu, M. (1997) : *Qu'est-ce que la Francophonie ?*, Vanves, Hachette-Edicef, p. 9

² Tétu, M. (1997) : *Op. cit.*, p. 11

déclarant voir dans le français « la langue du non-alignement », par contre le président algérien Chadli renie de la francophonie en tant qu'expression du colonialisme économique et culturel. En effet, les rapports entre les anciennes colonies et la France (et par conséquent avec la langue française) ne sont pas exempts de heurts et il existe parfois une sorte de ressentiment historique envers le pays colonisateur.

Par contre dans d'autres occasions, la langue est comprise comme un instrument de transmission des savoirs et d'entente entre les peuples. Les chefs d'Etat et de gouvernement des pays francophones réaffirment lors des Sommets de la Francophonie leur volonté de faire de l'ensemble des pays qu'ils représentent une communauté solidaire où l'usage de la langue française favorisera les échanges culturels de connaissances scientifiques, ainsi que le développement des nouvelles technologies.

La Francophonie apparaît désormais comme le lien du dialogue Nord-Sud, un dialogue égalitaire fondé sur l'interdépendance des pays qui la composent. Il s'agit donc d'établir une solidarité transversale, dans le respect de la souveraineté de chaque nation. La Francophonie est un enjeu qui requiert une véritable volonté politique.

Dans le domaine culturel et scientifique le rayonnement de la France et du Paris de la Belle époque est indéniable, non seulement dans les arts et la culture, mais aussi dans les sciences et la technologie (invention du cinéma, découverte de la radioactivité, invention du four électrique, etc.). Cependant depuis la deuxième guerre mondiale les anciennes puissances européennes ont perdu de leur influence au profit d'une Allemagne économiquement plus puissante, qui émergeait dans une Europe où les anciennes grandes puissances perdaient de leur force et se voyaient amenées à impulser un regroupement multinational.

De même la culture et la littérature françaises ont perdu de leur prestige. En effet, même si elles sont encore très importantes, elles ne jouent plus le rôle de catalyseur essentiel qu'elles ont eu pendant de longues décennies. La naissance de la Francophonie semble apporter un nouvel espoir pour une France qui cherche à recouvrer sa place sur la scène mondiale.

Au début tous les écrivains francophones sont encore très profondément attachés à la France, mais, en même temps, ils veulent se détacher de son influence pour exprimer l'âme de leur propre pays.

L'ensemble francophone reste néanmoins déséquilibré. En effet, la France y est le pays le plus peuplé, le plus puissant économiquement, et bénéficie d'une puissante tradition culturelle. Elle donne parfois l'impression de considérer avec condescendance le reste des pays francophones, c'est pourquoi les cultures francophones ont eu à s'affirmer contre l'hégémonie culturelle d'une France trop sûre d'elle-même. Pendant longtemps un écrivain francophone dont le talent se voyait reconnu était automatiquement considéré comme un écrivain français, n'étant accepté que s'il se pliait aux exigences de la littérature de la métropole

D'après M. Tétu, il existe aujourd'hui plusieurs pôles qui dynamisent la Francophonie, même si la France constitue toujours un modèle de référence ; mais ce n'est plus le seul. Certains pays francophones, voulant sortir de l'ombre de Paris, ont pris conscience de leurs propres forces et ont impulsé leurs manifestations culturelles et sont sortis de l'ombre de Paris. Actuellement la littérature d'expression française n'est plus considérée en France comme une anecdote ou une minorité, puisqu'il suffit de jeter un coup d'œil sur les étalages des librairies ou sur les prix nationaux (Goncourt, Fémina, etc.) des dernières années pour se rendre compte de l'importance de la littérature francophone ainsi que de sa qualité.

Les auteurs francophones ne sont plus des inconnus pour le grand public français et les réalités dont ils parlent sont de plus en plus connues et perçues comme plus quotidiennes même si elles ne sont pas toujours comprises. Ben Jelloun, Maalouf, Kundera, etc. sont des noms familiers pour les lecteurs français : leur apparition dans les médias, la présence de leurs œuvres dans les librairies et la concession de prix renommés les ont catapultés vers la célébrité.

Les temps ont sans aucun doute changé et la mentalité française a mué, ne considérant plus la France et les auteurs français comme uniques détenteurs de la langue française et les seuls capables de l'utiliser dans la lignée de Molière, La Fontaine, Racine, etc. Une nouvelle génération d'écrivains venus d'ailleurs, possédant une sensibilité différente, racontant une réalité lointaine et parfois exotique, vivant la langue française d'une manière intense, mais aussi ambivalente, s'est frayé un chemin dans la littérature en langue française ; fait difficilement imaginable il y a quelques décennies.

C'est à partir des années 70 et 80 que la métropole a commencé à accepter les différences de ces autres « Français » et que le centralisme a commencé à être remis en question.

Comme la dispersion du français sur l'ensemble de la planète est une conséquence du passé colonial, certaines propagandes en faveur de l'emploi ou de l'enseignement du français ont pu apparaître comme des tentatives de reconquête culturelle néocoloniale. Le mot Francophonie est donc piégé : il évoque pour certains des nostalgies impériales ou des projets dominateurs.

III. LA DOUBLE APPARTENANCE

La double appartenance consiste en la coïncidence simultanée de deux cultures différentes : la culture maternelle et la culture d'adoption. Chacun des auteurs que nous aborderons dans cette analyse vit son conflit identitaire d'une manière personnelle et parfois contradictoire.

Dans son cas, T. Todorov se dit exilé « circonstanciel » :

L'expérience que j'évoque ici est celle d'un exilé revenant au pays après une longue absence (Je précise que je suis un exilé « circonstanciel », ni politique, ni économique : je suis venu en France en toute légalité, à la fin de mes études supérieures, pour y passer une année à « parfaire mon éducation » ; puis, le provisoire est devenu définitif)³

Il présente ainsi son choix de venir à Paris :

Pourquoi, alors, ai-je choisi Paris ? Sans doute à cause d'un ami surnommé Karata (...).
Son amour pour Paris était comme un petit jardin de bonheur au milieu d'un univers dévasté ; son rire sardonique s'arrêtait aux portes de ce jardin et il en parlait avec attendrissement, presque naïvement. Je crois que cet amour de Paris se retrouve chez de nombreux individus, habitant les pays les plus divers et qui n'en sont jamais sortis. Il n'est pas facile de dire de quoi il se nourrit. De livres ? de reproductions de tableaux (impressionnistes) ? de récits de voyageurs qui ont eu la chance, eux, d'y aller ? (...)
La France devait nous apparaître comme une incarnation de cet idéal de vie civilisée.⁴

³ Todorov, T. (1996) : *L'homme dépaycé*, Paris, Editions du Seuil, p. 13

⁴ Todorov, T. (1996) : Op. cit., pp. 236-237

Le retour au pays après 18 ans d'absence représente pour lui une « expérience particulièrement intense ». En effet, il a été tout à fait coupé de la vie bulgare pendant 18 ans, ne recevant presque pas d'information sur ce qui se passait là-bas, ne rencontrant pas d'autres bulgares à Paris, etc.

A son arrivée en France il se sent étranger, mais peu à peu il s'adapte jusqu'au jour où il se rend compte qu'il n'est plus vraiment étranger, cependant c'est en revenant à Sofia qu'il se rend compte de son identité bulgare, car tout lui est familier. Il ne se sent pas étranger en Bulgarie, il n'a pas besoin de s'y adapter :

Un jour, j'ai dû admettre que je n'étais plus un étranger (...). Ma deuxième langue s'était installée à la place de la première sans heurt, sans violence, au fil des années. Or c'est tout le contraire qui se produit lors du retour de l'exilé. Du jour au lendemain, il se découvre avoir une vue de l'intérieur de deux cultures, de deux sociétés différentes. Il suffisait que je me retrouve à Sofia pour que tout me redevienne immédiatement familier ; je faisais l'économie des processus d'adaptation préliminaires. Je ne sentais pas moins à l'aise en bulgare qu'en français, et j'avais le sentiment d'appartenir aux deux cultures à la fois.⁵

Cependant son retour s'avère angoissant pour lui, non seulement dû à son aversion pour le régime politique communiste (il n'a pas changé d'opinion en 20 ans sur ce point). Son problème vient du fait que, partageant la sensibilité de ses compatriotes bulgares, il n'en a pas moins des idées bien différentes sur certains sujets, pourtant il comprend que ses idées sont étroitement liées au fait qu'il vit à Paris, ville libre sans contraintes. Il a la certitude que s'il habitait à Sofia, il ne penserait pas de la même manière, alors par respect pour ses compatriotes et par sincérité avec ses propres opinions, il ne lui reste que le silence. Il comprend les problèmes de ses amis, mais n'ose pas donner d'opinion ou de solution possible, car il ne se sente pas légitimé pour le faire.

Le fait de ne pas vivre la vie quotidienne bulgare le rend un peu coupable; la « facilité » de sa vie parisienne paraît réduire la légitimité de ses opinions. Il se rend compte que la vision française du problème bulgare

⁵ Todorov, T. (1996) : Op. cit., p. 14

n'est que partielle, en effet pour comprendre il faut avoir vécu le problème de l'intérieur, quotidiennement, et connaître la sensibilité bulgare :

J'avais beau être français et bulgare à la fois, je ne pouvais me trouver qu'à Paris ou à Sofia ; la présence simultanée dans deux lieux différents n'était pas à ma portée... La teneur de mon propos dépendait trop du lieu où il s'énonçait pour que le fait de me trouver ici ou là fût indifférent. Ma double appartenance ne produisait qu'un résultat: à mes yeux mêmes, elle frappait d'inauthenticité chacun de mes deux discours, puisque chacun ne pouvait correspondre qu'à la moitié de mon être, or j'étais bien double. Je m'enfermais de nouveau dans le silence oppressant (...) La parole double se révélait une fois de plus impossible et je me retrouvais scindé en deux moitiés, aussi irréelles l'une que l'autre.⁶

Lorsqu'il parle à ses amis bulgares de la vie en France il ne raconte que ce qui ressemble à la vie en Bulgarie, en soulignant tout particulièrement les aspects négatifs, car ainsi il se sent compris par ses amis. Il ne veut pas qu'on pense qu'il mène une vie facile et qu'il s'en vante, en sachant que ses amis vivent dans un système de répression, cependant il n'aime pas qu'on lui dise qu'il n'a pas changé, parce que c'est nier les 18 ans passés en France et l'acquisition de sa nouvelle identité.

Pour Andreï Makine, sa vision de la France est transmise par d'anciennes photos familiales et par des journaux que sa grand-mère a gardés de sa jeunesse parisienne.

La valise aux journaux français est le symbole du passé de Charlotte :

Et puis il y eut ce trésor caché. Cette valise pleine de vieux papiers qui, lorsque nous nous aventurions sous le grand lit dans la chambre de Charlotte, nous angoissait par sa masse obtuse. Nous tirions les serrures, nous relevions le couvercle. Que de paperasses ! La vie adulte, dans tout son ennui et tout son inquiétant sérieux, nous coupait la respiration par son odeur de renfermé et de poussière...⁷

⁶ Todorov, T. (1996) : Op. cit., p. 17

⁷ Makine, A. (1995) : *Le testament* français, Paris, Mercure de France, col. Folio, p. 31

Cependant Charlotte évite les mauvais souvenirs du passé pour lui donner une vision idéale et faussée de la vie parisienne, mais également de son passé russe. Malgré la dureté de sa vie, elle n'a pas l'air de vouloir quitter la Russie pour rejoindre la France idéale de ses récits : en effet, la Russie fait partie d'elle et elle ne pourrait plus s'en séparer.

Bien que Charlotte soit parfaitement intégrée dans sa vie actuelle, il reste une différence toujours présente entre elle et les russes :

Non, ce n'était pas la première fois que nous remarquions ce dédoublement dans notre vie. Vivre auprès de notre grand-mère était déjà se sentir ailleurs.⁸

Cette différence vient du fait qu'elle a une double identité :

Et ce soir, elle allait nous parler de Paris inondé ou lire quelques pages d'Hector Malot ! Je sentais un passé lointain, obscur- un passé russe, cette fois- s'éveiller dans les profondeurs de sa vie d'autrefois.⁹

Saranza, petite ville de la steppe russe, paraît un îlot perdu, loin de tout, où le temps semble figé et où Charlotte vit tranquille, mais différente à la fois :

À Moscou ou à Leningrad tout se serait passé autrement. La bigarrure humaine de la grande ville eût effacé la différence de Charlotte. Mais elle s'était retrouvée dans cette petite Saranza, idéale pour vivre des journées semblables les unes aux autres. Sa vie passée demeurait intensément présente, comme vécue d'hier.¹⁰

Il considère que Charlotte préfère vivre à Saranza, parce que passé y est figé, suspendu :

⁸ Makine, A. (1995) : Op. cit., p. 33

⁹ Makine, A. (1995) : Op. cit., p. 35

¹⁰ Makine, A. (1995) : Op. cit., p. 37

De cette ville d'où l'histoire, (...), avait chassé toute notion de temps. La ville où vivre signifiait revivre sans cesse son passé tout en accomplissant machinalement les gestes quotidiens.¹¹

La vie de Charlotte a été mouvementée ; en effet, elle a vécu les moments cruciaux de l'histoire de la Russie :

(...) cette jeune Française avait l'avantage de concentrer dans son existence les moments cruciaux de l'histoire de notre pays. (...) Sa vie, décalquée sur le siècle le plus sanguinaire de l'empire, acquérait à leurs yeux une dimension épique.¹²

Cependant elle n'a jamais tenté de cacher sa nationalité française, ce qui plus tard sauvera son mari de la mort et lui vaudra un exil près de la Pologne.

La France est pour lui revendicative, révolutionnaire, différente de la Russie où la société est soumise, calme, ne se soulève pas :

Oui, c'est dans ces rues tonitruantes que l'une des singularités de ce peuple nous apparut : il était toujours en train de revendiquer, jamais content du statu quo acquis, prêt à chaque moment à déferler dans les artères de sa ville pour détrôner, secouer, exiger. Dans le calme social parfait de notre patrie, ces Français avaient la mine de mutins-nés, de contestataires par conviction, de rôleurs professionnels.¹³

Il découvre également la gastronomie française dans sa richesse et variété, les vins et les fromages ainsi que l'art du repas, à travers les anecdotes de Charlotte :

Nous avons affaire à un peuple d'une fabuleuse multiplicité de sentiments, d'attitudes, de regards, de façons de parler, de créer, d'aimer.¹⁴

¹¹ Makine, A. (1995) : Op. cit., p. 127

¹² Makine, A. (1995) : Op. cit., p. 128

¹³ Makine, A. (1995) : Op. cit., p. 119

¹⁴ Makine, A. (1995) : Op. cit., pp. 121-122

La France représente la joie de vivre, les restaurants, l'amour, les courtisanes (la Belle Otero), ce qui fascine cet adolescent de 13 ans.

La France devient alors pour lui une obsession. II veut augmenter ses connaissances, mais d'une manière plus scientifique que celle des récits de Charlotte qu'il comprend romancés :

Au pointillé des récits impressionnistes de Charlotte, je voulais opposer une étude systématique, en progressant d'un siècle à l'autre, d'un Louis au suivant, d'un romancier à ses confrères, disciples ou épigones.¹⁵

C'est donc grâce à Charlotte qu'A. Makine entre dans une deuxième réalité qui deviendra de plus en plus présente dans sa vie et constituera sa dernière identité.

De son côté Maalouf envisage sa double appartenance d'une manière différente :

Je n'ai pas plusieurs identités, j'en ai une seule, faite de tous les éléments qui l'ont façonnée, selon un « dosage » particulier qui n'est jamais le même d'une personne à l'autre.¹⁶

Pour lui tout homme possède deux héritages : l'héritage « vertical » qui lui vient de ses ancêtres et de ses traditions et l'autre « horizontal » que lui transmet son époque :

C'est ce dernier qui est, me semble-t-il, le plus déterminant, et il le devient un peu plus encore chaque jour ; pourtant, cette réalité ne se reflète pas dans notre perception de nous-mêmes. Ce n'est pas de l'héritage « horizontal » que nous nous réclamons, mais de l'autre.¹⁷

Selon l'auteur le désir d'identité de tout homme :

(...) ne doit être traité ni par la persécution ni par la complaisance, mais observé, étudié sereinement, compris, puis

¹⁵ Makine, A. (1995) : Op. cit., p. 153

¹⁶ Maalouf, A. (1998) : *Les identités meurtrières*, Paris, Editions Grasset, p.10

¹⁷ Maalouf, A. (1998) : Op. cit., p. 137

dompté, apprivoisé, si l'on veut éviter que le monde ne se transforme en jungle...¹⁸

En effet, il considère que la double appartenance peut être enrichissante si on encourage cette diversité, mais traumatisante si l'on préconise le rejet, la méfiance ou l'hostilité envers celui qui est différent. Les sentiments éprouvés envers le pays d'accueil sont en général ambigus. D'un côté en venant dans un pays étranger, on espère une vie meilleure, on fuit la misère, la persécution politique, etc., mais d'un autre côté, on redoute d'être rejeté, humilié, reste sur ses gardes, interprétant tout signe d'ironie, de pitié ou de mépris comme une menace.

Le premier réflexe de celui qui se trouve dans une culture différente est de passer inaperçu, de masquer ses différences pour éviter les situations désagréables. Par contre certains pensent qu'il est inutile de gommer les différences et préfèrent la confrontation, en imposant avec fierté leur culture. Ce sont deux manières différentes d'affronter la réalité ou parfois deux étapes successives :

Chacun d'entre nous devrait être encouragé à assumer sa propre diversité, à concevoir son identité comme étant la somme de ses diverses appartenances, au lieu de la confondre avec une seule, érigée en appartenance suprême, et en instrument d'exclusion, parfois en instrument de guerre. Pour tous ceux, notamment, dont la culture originelle ne coïncide pas avec celle de la société où ils vivent, il faut qu'ils puissent assumer sans trop de déchirements cette double appartenance, maintenir leur adhésion à leur culture d'origine, ne pas se sentir obligés de la dissimuler comme une maladie honteuse, et s'ouvrir parallèlement à la culture du pays d'accueil.¹⁹

IV. LES PROBLEMES D'ADAPTATION A LA NOUVELLE CULTURE.

D'après Todorov, on distingue trois étapes dans le processus d'adaptation à un nouveau pays

¹⁸ Maalouf, A. (1998) : Op. cit., p. 187

¹⁹ Maalouf, A. (1998) : Op. cit., pp. 205-206

1. La déculturation ou dégradation de la culture d'origine : Todorov lui-même, au début, cherchait l'assimilation maximale; il ne valorisait que ce qui était français, rejetant et fuyant les bulgares :

Je parlais exclusivement en français, évitant mes anciens compatriotes; je pouvais, les yeux fermés, reconnaître les différents vins et fromages du pays; je tombais amoureux exclusivement de femmes françaises...Ce mouvement aurait pu se prolonger indéfiniment, sans provoquer aucun séisme : il y aurait eu, à la fin de l'opération, un Bulgare de moins et un Français de plus. Le solde aurait été nul, sans perte ni gain pour l'humanité.

(...)Le problème, c'est vrai, est qu'une marge importante de nos sociétés opulentes reste rétive aux deux formes de culture : elle a perdu la tradition sans acquérir la formation. Je reviens à mon point de départ : la déculturation est un véritable danger. Sans l'aide de la culture, le monde perd son sens, voire son existence.²⁰

2. L'acculturation ou acquisition progressive d'une nouvelle culture: elle compense la déculturation. Si certains traits comme la race, la couleur de la peau, etc. ne peuvent être changés, par contre les traditions, les langues, etc. peuvent subir de profondes transformations :

L'individu ne vit pas une tragédie en perdant sa culture d'origine à condition qu'il en acquière une autre; c'est d'avoir une langue qui est constitutif de notre humanité, non d'avoir telle langue.²¹

3. La transculturation ou acquisition d'un nouveau code sans pour autant perdre le premier. Pour accéder à la transculturation il faut inévitablement passer par un processus d'acculturation:

²⁰ Todorov, T. (1996) : Op. cit., p. 22

²¹ Todorov, T. (1996) : Op. cit., p. 22

Je vis désormais dans un espace singulier, à la fois dehors et dedans : étranger « chez moi » (à Sofia), chez moi « à l'étranger » (à Paris).²²

(...) L'appartenance culturelle nationale est simplement la plus forte de toutes, parce qu'en elle se combinent les traces laissées-dans le corps et dans l'esprit- par la famille et la communauté, par la langue et la religion. Pourquoi, alors, est-elle vécue parfois dans l'euphorie, d'autres fois dans la détresse ?²³

Dans le cas de T. Todorov la transition a été relativement facile, car il connaissait la langue française, en effet il possédait des études supérieures qui lui ont facilité la recherche d'un emploi et ont facilité la relation avec les gens. Mais tout le monde ne se trouve pas dans les mêmes circonstances :

Si mon départ avait été contraint au lieu d'être voulu, si j'étais arrivé en France privé de langue commune ainsi que de toute compétence professionnelle, j'aurais certainement eu beaucoup plus de mal à réussir ma première intégration. Celle-ci est, de toutes les façons, indispensable.²⁴

Cependant le retour en Bulgarie provoque chez T. Todorov un sentiment étrange qui se manifeste à travers un rêve persistant: il est à Sofia, sa vie natale et le jour de son départ pour Paris, il se trouve coincé dans cette ville et ne peut plus rentrer chez lui. Il ressent alors une profonde angoisse, se trouve prisonnier et il de grands efforts pour partir, mais tout se conjugue contre lui : les gens, les éléments... La réalité se mélange au rêve : c'est un cauchemar typique des émigrés de l'Est qui fuient la répression de leur pays:

Mes rêves ne se laissent pas d'inventer de nouvelles variantes à cette impossibilité de repartir, mais le résultat final était toujours le même : pour des raisons purement fortuites, le retour à Paris s'avérait impossible. Je devais désormais vivre à Sofia.

²² Todorov, T. (1996) : Op. cit., p. 23

²³ Todorov, T. (1996) : Op. cit., p. 24

²⁴ Todorov, T. (1996) : Op. cit., p. 24

L'angoisse, même en rêve, devenait alors telle que je me réveillais le cœur battant.²⁵

(...) J'avais prévenu les amis de mon départ, surtout ceux qui pouvaient avoir accès aux médias : ils devaient constituer un comité réclamant ma libération si l'on m'empêchait de revenir en France !²⁶

Néanmoins, à son arrivée, l'écrivain s'intègre si vite et facilement dans la vie bulgare qu'il a l'impression de perdre son identité française: en effet, elles sont incompatibles, chacune occupe son territoire et l'une détrône l'autre. Malgré cela il se sent à l'aise dans les deux, mais s'installer dans l'une signifie une négation de l'autre, ce qui l'angoisse :

Cette possibilité que j'avais de me replonger immédiatement et totalement dans la Bulgarie que j'avais quittée rendait invraisemblable à mes propres yeux l'expérience du passé immédiat, mon identité française. Il était impossible, avec ces deux moitiés, de faire un tout ; c'était ou l'une, ou l'autre. L'impression dominante était celle de l'incompatibilité. Mes deux langues, mes deux discours se ressemblaient trop, d'une certaine façon ; chacun pouvait suffire à la totalité de mon expérience et aucun n'était clairement soumis à l'autre. L'un régnait ici, l'autre là ; mais chacun régnait inconditionnellement. Ils se ressemblaient et pouvaient par conséquent se substituer l'un à l'autre, mais non se combiner entre eux. D'où la persistance de cette impression : l'une de mes vies doit être un rêve.²⁷

Dans le cas de Makine le phénomène d'adaptation à la culture française se forge à travers les récits de Charlotte qui lui transmet une vision mondaine du Paris des années folles, mais aussi un premier aperçu de la littérature française : il entend parler pour la première fois de Proust, Molière, Musset, etc., écoute des vers en français, entend parler de politique, de démocratie et de liberté. Il s'imprègne à tel point de la vie française qu'il paraît perdre la notion de sa vie russe. Encore enfant (il n'a alors que 10 ans) il élargit sa vision du monde ; la Russie et son mode de vie n'est plus la seule réalité possible :

²⁵ Todorov, T. (1996) : Op. cit., p. 12

²⁶ Todorov, T. (1996) : Op. cit., p. 12

²⁷ Todorov, T. (1996) : Op. cit., p. 19

Pour la première fois de ma vie, je regardais mon pays de l'extérieur, de loin, comme si je ne lui appartenais plus. (...) Je voyais la Russie en français ! J'étais ailleurs. En dehors de ma vie russe. Et ce déchirement était si aigu et en même temps si exaltant que je dus fermer les yeux. J'eus peur de ne plus pouvoir revenir à moi, de rester dans ce soir parisien. En plissant les paupières, j'aspirai profondément. Le vent chaud de la steppe nocturne se répandait de nouveau en moi.²⁸

L'Atlantide, ce monde français idéalisé, n'occupe en réalité qu'un laps de temps limité dans sa vie (les vacances), et un lieu ponctuel (Saranza et plus spécialement la maison de Charlotte, le balcon suspendu sur la steppe: petit refuge français au milieu de l'immensité russe):

A la fin des vacances nous quitions notre grand-mère. L'Atlantide s'effaçait alors derrière les brumes d'automne et les premières tempêtes de neige- derrière notre vie russe.²⁹

La vie quotidienne reprend le dessus et relègue l'expérience française au second plan :

La greffe française ne nous empêchait, ni ma sœur ni moi-même, de mener une existence semblable à celle de nos camarades : le russe redevenait la langue courante, l'école nous formait sur le moule des jeunes soviétiques modèles.³⁰

Cependant il fait l'expérience de sa différence, de son appartenance à deux réalités différentes. La figure de Nicolas II n'a pas pour lui la même réalité vue par les russes et par Charlotte. Il a du mal à penser qu'il s'agit du même personnage, se rendant ainsi compte que sa version française du personnage peut lui attirer des ennemis. En effet, se sentant rejeté par ses camarades et son professeur qui se moquent de lui, il est déconcerté et il se rend compte que cette facette française de sa personnalité l'éloigne des russes. Il la voit à présent comme négative du fait des conséquences qu'elle lui attire :

²⁸ Makine, A. (1995) : Op. cit., pp. 57-58

²⁹ Makine, A. (1995) : Op. cit., p. 63

³⁰ Makine, A. (1995) : Op. cit., p. 64

En repoussant mes camarades rieurs qui m'agrippaient et m'assourdisaient de leurs moqueries, j'éprouvai soudain une terrible jalousie envers eux : « Comme c'est bien de ne pas porter en soi cette journée de grand vent, ce passé si dense et apparemment si inutile. Oui, n'avoir qu'un seul regard sur la vie. Ne pas voir comme je vois...³¹

Il va alors essayer de cacher cette partie de lui pour se mettre à l'abri de la cruauté des autres. Son objectif consistera dès lors à cacher sa différence, car elle constitue un inconvénient à son insertion dans la communauté russe :

Je compris qu'il faudrait cacher ce deuxième regard sur les choses, car il ne pourrait susciter que les moqueries de la part des autres.³²

A. Makine se trouve alors dans une étape d'indécision où il a du mal à se situer par rapport à ses deux appartenances. Il va considérer son côté français tantôt comme une charge, une honte, tantôt comme une libération. Dans la misère de la file d'attente pour acheter de la nourriture, l'évocation des « bartavelles et ortolans », aliments mystérieux composant le menu du banquet du Tsar lors de sa visite à Paris, devient un souffle d'air frais qui l'élève au-dessus de la réalité et lui rend la sérénité perdue :

Non, nous ne nous sentions pas supérieurs aux gens qui se pressaient dans la file. Nous étions comme eux, peut-être vivions-nous même plus modestement que beaucoup d'entre eux. Nous appartenions tous à la même classe (...)
Et pourtant, en entendant les mots magiques, appris au banquet de Cherbourg, je me sentais différent d'eux.³³

Ces deux anecdotes, l'une positive: (la file d'attente) et l'autre négative (le cours d'histoire), montrent la division de son identité et la difficulté qu'il éprouve à trouver sa place dans le monde avec cette double appartenance.

Charlotte est pour lui un être bizarre, bien adapté à la vie russe, mais à la fois différent :

³¹ Makine, A. (1995) : Op. cit., p. 66

³² Makine, A. (1995) : Op. cit., p. 66

³³ Makine, A. (1995) : Op. cit., pp. 68-69

C'est que Charlotte surgissait sous le ciel russe comme une extraterrestre. Elle n'avait que faire de l'histoire cruelle de cet immense empire, de ses famines, révolutions, guerres civiles... Nous autres, Russes, n'avions pas le choix. Mais elle ?³⁴

Il nous raconte les dures épreuves de la guerre, les cruautés et brutalités subies par Charlotte et cette manière surhumaine de surmonter les difficultés qu'il pense être dues à son appartenance française qui lui accorde une grande sérénité et une sorte de supériorité sur les misères du monde et les siennes en particulier. Alors il cherche dans ce passé de Charlotte sa propre raison d'être et une explication à sa vie :

En fait, si j'espionnais ces confidences nocturnes, c'était surtout pour explorer le passé français de ma grand-mère. Le côté russe de sa vie m'intéressait moins. (...) Et comme on rêve d'un voyage lointain dont le but est encore inconnu, je rêvais du balcon de Charlotte, de son Atlantide où je croyais avoir laissé, l'été dernier, une part de moi.³⁵

Ce qui le frappe des histoires françaises il le traduit à sa réalité quotidienne, la réalité russe (par exemple la mort de Félix Faure dans les bras de sa maîtresse), mais il trouve l'équivalent russe impossible, les deux réalités sont opposées, incompatibles, il n' imagine pas Staline ou Brejnev dans les bras d'une maîtresse :

« Félix Faure... Le président de la République... Dans les bras de sa maîtresse... » Plus que jamais l'Atlantide-France me paraissait une *Terra incognita* où nos notions russes n'avaient plus cours.³⁶

C'est à travers l'observation de Charlotte et la découverte du mystère de la double identité que l'écrivain pense trouver sa place. Ce qui frappe chez Charlotte c'est sa mentalité ouverte et libre si différente de la mentalité russe :

³⁴ Makine, A. (1995) : Op. cit., p. 102

³⁵ Makine, A. (1995) : Op. cit., p. 106

³⁶ Makine, A. (1995) : Op. cit., p. 113

Elle n'était pas une grand-mère comme les autres. Non, aucune babouchka russe ne se serait hasardée dans une telle discussion avec son petit-fils. Je pressentais dans cette liberté d'expression une vision insolite du corps, de l'amour, des rapports entre l'homme et la femme- un mystérieux « regard français ».³⁷

Cependant il est tiraillé entre ses deux vies parallèles, et sa vie russe commence peu à peu à prendre le dessus. Les différences s'accroissent avec ses camarades qui ne l'accueillent pas bien :

C'est pendant cet hiver que je commençai à discerner une vérité déroutante : porter en soi ce lointain passé, laisser vivre son âme dans cette fabuleuse Atlantide, n'était pas innocent. Oui, c'était bel et bien un défi, une provocation aux yeux de ceux qui vivaient au présent.³⁸

L'adolescence devient pour lui une période de crise qui brouille cette entente complice avec Charlotte. Leurs conversations deviennent anodines, parce que grâce à ses connaissances il a rompu le charme des récits romanesques de son enfance. La réalité a éteint la flamme du souvenir romancé, idéalisé. A. Makine était un enfant très rêveur qui parvenait à imaginer toute une histoire à partir d'un petit objet, une photo ou un récit. Par contre pendant son adolescence il est particulièrement troublé par sa sexualité naissante qu'il a du mal à assimiler et qui va provoquer en lui un bouleversement radical, une révolte même contre sa différence incarnée dans sa partie française. Après la mort de ses parents, il rentre de plein fouet dans la dure réalité de la vie en Russie : la Russie où les hommes boivent de la vodka pour oublier les misères :

La Russie, tel un ours après un long hiver, se réveillait en moi. Une Russie impitoyable, belle, absurde, unique. Une Russie opposée au reste du monde par son destin ténébreux.³⁹

Il prend alors conscience de son amour pour cette Russie cruelle et sanguinaire, si différente de la France des récits de Charlotte :

³⁷ Makine, A. (1995) : Op. cit., p. 113

³⁸ Makine, A. (1995) : Op. cit., p. 155

³⁹ Makine, A. (1995) : Op. cit., p. 204

(...) « Ce pays est monstrueux ! Le mal, la torture, la souffrance, l'automutilation sont les passe-temps favoris de ses habitants. Et pourtant je l'aime ? Je l'aime pour son absurde. Pour ses monstruosité. J'y vois un sens supérieur qu'aucun raisonnement logique ne peut percer... »⁴⁰

Le passage de l'enfance à l'adolescence produit chez lui un retournement d'idées et un refus de sa double identité. Le besoin de se sentir accepté par ses camarades et par les jeunes filles de son âge le pousse à renoncer à son côté français :

Mais l'essentiel est que ma greffe française semblait ne plus exister. Comme si j'avais réussi à étouffer ce second cœur dans ma poitrine. Le dernier jour de son agonie coïncida avec cet après-midi d'avril qui devait marquer pour moi le début d'une vie sans chimères...⁴¹

Du moment où il tombe amoureux d'une jeune russe, il porte un regard critique sur sa vie antérieure qu'il voit comme infructueuse, vide de sens, ancrée dans un monde passé, perdu, mort :

Je ne parvenais pas à croire que ma vie était autrefois composée de ces reliques poussiéreuses. J'avais vécu sans soleil, sans désir dans le crépuscule des livres. A la recherche d'un pays fantôme, d'un mirage de cette France d'antan peuplée de revenants...⁴²

Il se jette alors à bras le corps dans la vie ordonnée, sans volonté de cette Russie où la collectivité prend toujours le dessus sur l'individu, où le groupe mène et dirige l'homme lui évitant de penser, de prendre des responsabilités sur les actes entrepris :

Se laisser porter dans un mouvement collectif dirigé par les autres. Par ceux qui connaissent l'objectif suprême. Ceux qui, généreusement, ôtaient tout le poids de notre responsabilité, nous rendant légers, transparents, nets. Cet objectif était, lui aussi, simple et univoque : défendre la patrie.⁴³

⁴⁰ Makine, A. (1995) : Op. cit., p. 207

⁴¹ Makine, A. (1995) : Op. cit., p. 217

⁴² Makine, A. (1995) : Op. cit., p. 219

⁴³ Makine, A. (1995) : Op. cit., p. 220

Son entrée dans l'engrenage de la vie russe se fait à travers l'apprentissage militaire auquel il s'identifie, se sentant à l'aise et à la fois étonné de son étape rêveuse antérieure. La réalité quotidienne, l'exercice physique prend le dessus et l'activité mentale de la rêverie avec sa sensibilité et son sentimentalisme lui apparaissent à présent comme étrangers à lui-même. La mentalité française devient pour lui négative face au côté pratique des russes :

Non, toute cette vase mentale ne serait pas restée une seule seconde dans le courant limpide de leur raisonnement, simple et direct comme les ordres qu'ils exécutaient. J'étais terriblement jaloux de leur vie.⁴⁴

Cependant, on s'aperçoit que ce qu'il admire par-dessus tout chez ces militaires russes c'est leur virilité, leur force. Il les envie au moment où ses sens se réveillent, abandonnant définitivement l'enfance. Il préfère la simplicité de la pensée russe, l'aliénation de l'individu et non les élucubrations françaises lui apparaissent comme la solution à sa crise identitaire :

Cette vie, une vie en fait très soviétique dans laquelle j'avais toujours vécu en marginal, m'exalta. Me fondre dans sa routine débonnaire et collectiviste m'apparut soudain comme une solution lumineuse.⁴⁵

C'est un instant de sa vie, l'adolescence où l'intégration et l'acceptation par les camarades lui importent plus que tout autre chose, c'est pourquoi il s'attache à leur montrer que son attitude passée ne correspondait qu'à une maladie passagère dont il est à présent guéri :

À tout moment, je tenais à leur montrer que ma singularité avait été définitivement dépassée. Que j'étais comme eux. Et en plus, prêt à tout pour expier ma marginalité.⁴⁶

Pourtant, il est curieux de constater que son acceptation auprès de ses camarades russes lui vient du récit de ses histoires françaises qu'il apprend à

⁴⁴ Makine, A. (1995) : Op. cit., p. 221-222

⁴⁵ Makine, A. (1995) : Op. cit., p. 222

⁴⁶ Makine, A. (1995) : Op. cit., p. 223

maîtriser et à raconter selon le type d'auditeur : il insiste sur le type de détails qui intéresse le plus chaque groupe de camarades. La France est maintenant devenue une anecdote, un moyen d'attirer l'attention et de devenir populaire, une différence qui lui accorde le privilège d'être écouté et admiré par les russes.

Cette étape d'apparente intégration russe est interrompue lors d'une première expérience sexuelle, frustrante et, après avoir entendu les moqueries de ses camarades russes, il part se réfugier à Saranza. Cette attitude montre son manque de stabilité émotionnelle et ses revirements constants entre ses deux appartenances selon les expériences négatives ou positives qu'il vit. En effet quand son identité française lui vaut le rejet de ses camarades, il la repousse et se lance dans la vie russe à bras le corps, mais lorsque c'est son côté russe qui le blesse, il retourne se réfugier auprès de Charlotte et de son monde féerique. Il se sent perdu entre deux mondes, et cherche son identité. Pour l'instant il pense que son côté français et son côté russe sont incompatibles, il doit adhérer à l'un et rejeter l'autre, mais peu à peu il comprendra que les deux sont complémentaires et font partie de lui d'une manière indissociable :

Car c'est elle qui m'avait transmis cette sensibilité française-la sienne-, me condamnant à vivre dans un pénible entre-deux mondes. (...)

La greffe française que je croyais atrophiée était toujours en moi et m'empêchait de voir. Elle scindait la réalité en deux.⁴⁷

En arrivant à Saranza il éprouve un sentiment de rage, de vengeance contre Charlotte qui incarne pour lui la différence française qui l'empêche d'être accepté:

J'allais dans cette petite ville ensommeillée, perdue au milieu des steppes, pour détruire la France. Il fallait en finir avec cette France de Charlotte qui avait fait de moi un étranger mutant, incapable de vivre dans le monde réel.⁴⁸

Charlotte devient pour lui froide et rationnelle et il se révolte contre cette supériorité française qui l'humilie. Il ne voit plus en elle sa grand-mère

⁴⁷ Makine, A. (1995) : Op. cit., p. 249

⁴⁸ Makine, A. (1995) : Op. cit., p. 248

sinon une étrangère qui fait ressortir en lui toutes les faiblesses russes. Il mélange alors sa rancune personnelle à des idées politiques reçues :

Je trouvais en elle l'Occident personnifié, cet Occident rationnel et froid contre lequel les Russes gardent une rancune inguérissable. Cette Europe qui, de la forteresse de sa civilisation, observe avec condescendance nos misères de barbares.⁴⁹

Tout le dérange, et principalement l'aisance de Charlotte en parlant le russe et en s'adaptant à la vie de Saranza, alors que lui n'arrive pas à s'y adapter. Il lui en veut du fait qu'elle s'adapte mieux que lui, alors que c'est une étrangère :

« Elle essaye de nous imiter, pensai-je en l'écoutant parler. Elle nous parodie ! » Le calme de Charlotte et cette voix très russe ne firent qu'exacerber mon aigreur.⁵⁰

D'après ce que nous venons d'exposer, nous pouvons certainement penser que l'expérience de Makine est la plus riche en détails, en nuances de cette difficulté de trouver sa place dans la vie et d'assumer deux réalités qui parfois entrent en contradiction. Pour cet adolescent sensible et sentimental « la greffe française » s'adapte mal de la rude vie russe.

L'anecdote de Kundera du savant tchèque au congrès d'entomologistes montre sur un ton ironique les difficultés d'adaptation du savant à la réalité française. En effet, au début sa présence suscite la curiosité des savants français qui participent au congrès :

On dit qu'il est une importante personnalité du nouveau régime, peut-être un ministre ou le président de l'Académie des sciences ou au moins un chercheur appartenant à cette même Académie. En tout cas, ne serait-ce que du point de vue de la simple curiosité, c'est le personnage le plus intéressant de ce rassemblement...⁵¹

Cependant cet engouement finira très tôt, car la conversation qu'ils prétendent commencer tourne court :

⁴⁹ Makine, A. (1995) : Op. cit., p. 249

⁵⁰ Makine, A. (1995) : Op. cit., p. 253

⁵¹ Kundera, M. (1998) : *La lenteur*, Paris, Gallimard, col. Folio, p. 67

(...) la discussion s'arrêtait toujours beaucoup plus tôt qu'ils ne s'y attendaient et, après les quatre premières phrases échangées, ils ne savaient plus de quoi lui parler. Car, en fin de compte, il n'y avait pas de sujet commun.⁵²

Sa réaction mélange la fierté de son origine et la mélancolie issue de l'ignorance de sa culture et de sa réalité :

Une fierté mélancolique : c'est ainsi qu'on pourrait définir le savant tchèque.⁵³

Après l'invasion des Russes en 1968 il est chassé de l'Institut entomologique et doit travailler comme ouvrier de bâtiment jusqu'en 1989. La différence entre ce savant et n'importe quel autre travailleur chassé de son travail est qu'il a été expulsé à cause de ses idées politiques et non pas pour des raisons économiques. Cependant on ne peut pas dire que son attitude face au régime russe ait été exemplaire sinon que sa lâcheté à un moment précis de sa biographie personnelle et non son courage lui ont valu l'expulsion de son poste. Malgré cela il s'est convaincu lui-même que son acte de lâcheté était en fait libre, voulu, et qu'il s'agit donc par là d'un acte de fierté :

Plus le temps a passé, plus il a oublié son aversion primitive pour les opposants et s'est habitué à voir dans son « oui » d'alors un acte volontaire et libre, l'expression de sa révolte personnelle contre le pouvoir haï.⁵⁴

L'importance de cet homme vient selon Kundera du fait qu'il se trouvait au moment précis dans le lieu précis où avait lieu un événement historique spécialement meurtrier, ce qui donne au savant russe un mérite spécial.

La fierté du Tchèque vient du fait qu'il a souffert une violence que d'autres n'ont pas subie; il se considère une victime ayant survécu au désastre, ce qui lui accorde une supériorité morale:

⁵² Kundera, M. (1998) : Op. cit., p. 68

⁵³ Kundera, M. (1998) : Op. cit., p. 74

⁵⁴ Kundera, M. (1998) : Op. cit., p. 76

Voilà donc la formule définitive : un savant tchèque est fier d'avoir été touché par la grâce d'une Actualité Historique Planétaire Sublime. Il sait bien que cette grâce le distingue de tous les Norvégiens et Danois, de tous les Français et Anglais présents avec lui dans la salle.⁵⁵

Lui-même est convaincu que sa disgrâce doit être reconnue et récompensée par ses collègues qui ont eu la chance de vivre en liberté :

Et il sait qu'il est en train de vivre le plus grand moment de sa vie, le moment de gloire, oui, de gloire, pourquoi ne pas dire ce mot, il se sent grand et beau, il se sent célèbre et désire que sa marche vers sa chaise soit longue et ne finisse jamais.⁵⁶

L'apparent intérêt que les Français portent à ce qui s'est passé dans son pays et à son propre destin le touchent. Tous sont disposés à croire que tout Tchécoslovaquie a obligatoirement été un martyr et Berck, homme sans scrupules, veut montrer sa sympathie au savant tchèque en parlant de son pays comme un connaisseur, c'est pourquoi il se sent vexé par les corrections de celui-ci. Il finira par ne plus lui prêter attention ce qui provoquera l'étonnement du savant tchèque devant ce changement d'opinion.

V. L'ACCEPTATION DE LA DIVERSITE

D'après T. Todorov la transculturation, c'est-à-dire l'acceptation des diverses appartenances de l'individu, sert au dépaysement. Au commencement l'homme dépaycé, arraché à son milieu souffre, parce qu'il est plus agréable de vivre parmi les siens que parmi des inconnus. Il peut alors adopter deux attitudes: s'il apprend à ne pas confondre le réel et l'idéal, il verra en ses hôtes des personnes différentes, mais tout aussi humaines que lui, vers qui on peut se pencher ; ou bien il éprouvera du ressentiment né du mépris ou de l'hostilité de ses hôtes envers lui. Cependant, s'il arrive à surmonter ce sentiment négatif, il se produit alors un enrichissement mutuel:

⁵⁵ Kundera, M. (1998) : Op. cit., p. 78

⁵⁶ Kundera, M. (1998) : Op. cit., p. 82

Sa présence parmi les « autochtones » exerce à son tour un effet dépaysant : en troublant leurs habitudes, en déconcertant par son comportement et ses jugements, il peut aider certains d'entre eux à s'engager dans cette même voie de détachement par rapport à ce qui va de soi, voie d'interrogation et d'étonnement.⁵⁷

Pour lui, la France représente le quotidien, un sentiment de connu, d'acceptation sans réticences :

La France m'est si familière aujourd'hui que mon image d'elle pâlit, et je ne sais plus dire comment elle est. Elle n'est certainement pas une incarnation du bien, mais je ne lui en demande pas tant et, du reste, alors que je crois aux incarnations (politiques) du mal, je ne pense pas que le bien puisse vraiment s'installer quelque part.⁵⁸

Cependant il ne parvient pas à faire coexister ses deux identités, il éprouve le besoin de les hiérarchiser. Par conséquent il distingue son identité présente, la française, de son identité passée, la bulgare. Cette dernière est liée à des actions très ponctuelles : compter, écrire à ses parents, jurer, etc. Pour le reste il utilise le français. Il ne pourrait pas inverser les rôles, étant donné qu'il a attribué à chaque langue une parcelle distincte de sa vie :

La coexistence de deux voix devient une menace, conduisant à la schizophrénie sociale, lorsque celles-ci sont en concurrence ; mais si elles forment une hiérarchie dont le principe a été librement choisi, on peut surmonter les angoisses du dédoublement et la coexistence devient le terrain fertile d'une expérience nouvelle. (...) Je sais intégrer la voix bulgare (étrangère !) dans le cadre français, non le contraire ; le lieu de mon identité présente est Paris, non Sofia.⁵⁹

Malgré cela il se rend à l'évidence de l'énorme influence qu'a exercée son étape bulgare sur sa vision actuelle du monde. S'il n'avait pas vécu en Bulgarie pendant l'époque communiste, il ne serait pas lui-même :

⁵⁷ Todorov, T. (1996) : Op. cit., pp. 24-25

⁵⁸ Todorov, T. (1996) : Op. cit., p. 237

⁵⁹ Todorov, T. (1996) : Op. cit., pp. 20-21

La Bulgarie réelle s'éloigne chaque jour de moi- je ne la connais plus et ne désire pas vraiment la connaître-, la Bulgarie qui a infléchi mon regard reste en moi et ne me quittera plus. Je ne peux, je ne veux aujourd'hui oublier ce passé ni ce qu'il m'a appris.⁶⁰

Dans le cas d'Andrei Makine, c'est après de longues conversations avec Charlotte et après avoir écouté les confidences que celle-ci lui fait sur sa vie en Russie, vie à laquelle il était auparavant assez indifférent qu'il commence à comprendre cette femme âgée qui connaît la Russie et sa cruelle réalité beaucoup mieux que lui et qui l'aime malgré toutes les souffrances qu'elle a dû y endurer. C'est en écoutant Charlotte lui confesser que parfois elle se sent encore étrangère en Russie, malgré les 50 ans vécus sur cette terre, qu'il s'accepte lui-même tel qu'il est, avec ses deux identités qui ne font en réalité qu'une seule. C'est lors de ce dernier voyage à Saranza qu'il se sent mûrir, après une étape d'initiation à la vie, guidé par sa grand-mère qui avec toute sérénité lui apprend ses secrets les plus intimes et qu'il a l'impression de comprendre mieux à présent.

VI. LE RAPPORT A LA LANGUE FRANÇAISE

Pour A. Makine la langue française est avant tout la langue familiale :

Quant au français, nous le considérons plutôt comme notre dialecte familial. Après tout, chaque famille a ses petites manies verbales, ses tics langagiers et ses surnoms qui ne traversent jamais le seuil de la maison, son argot intime.⁶¹

C'est à travers ses histoires que sa grand-mère Charlotte va leur faire découvrir un monde inconnu, mythique, enfoui dans le passé :

D'une dame aux obscures origines non russes, Charlotte se transforma, ce soir-là, en messagère de l'Atlantide engloutie par le temps.⁶²

⁶⁰ Todorov, T. (1996) : Op. cit., p. 85

⁶¹ Makine, A. (1995) : Op. cit., p. 41

⁶² Makine, A. (1995) : Op. cit., p. 42

C'est à travers la langue que le monde français apparaît à leurs yeux :

Cette langue qui modelait les hommes, sculptait les objets, ruisselait en vers, rugissait dans les rues envahies par les foules, faisait sourire une jeune tsarine venue du bout du monde... Mais surtout, elle palpitait en nous, telle une greffe fabuleuse dans nos cœurs, couverte déjà de feuilles et de fleurs, portant en elle le fruit de toute une civilisation. Oui, cette greffe, le français.⁶³

Tous ces souvenirs de France sont pour lui des histoires qui alimentent sa curiosité et son imagination, cependant il ne parvient pas à situer chronologiquement les faits dans la réalité :

Mais nous, peu nous importait la chronologie exacte ! Le temps de l'Atlantide ne connaissait que la merveilleuse simultanéité du présent.⁶⁴

Par contre pour Charlotte le français constituait sa seule attache avec son pays natal, c'est pourquoi elle accordait une si grande valeur à ces vacances passées en compagnie de ses petits-enfants, seul moyen de préserver un lien sentimental avec la France.

Chez Makine, la langue française apparaît souvent enveloppée d'une auréole de douceur et de sentimentalisme. Dès le début du roman, elle est présentée comme un mystérieux secret de beauté des femmes de la famille. En effet, le mot « petite pomme » leur donne une expression féminine et particulièrement douce sur le portrait de famille que sa grand-mère maternelle, Charlotte, lui montre :

Le mystère de la « petite pomme » fut probablement la toute première légende qui enchantait notre enfance. Et aussi l'une des premières paroles de cette langue que ma mère appelait en plaisantant « ta langue grand-maternelle ».⁶⁵

L'apprentissage du français devient pour Andreï Makine une véritable aventure, une découverte progressive de deux réalités qu'il a du mal à

⁶³ Makine, A. (1995) : Op. cit., p. 56

⁶⁴ Makine, A. (1995) : Op. cit., p. 118

⁶⁵ Makine, A. (1995) : Op. cit., p. 17

appréhender : la réalité quotidienne russe et cette lointaine réalité française. Faute de références dans l'autre culture, il assimile les mots et les concepts à ce qu'il connaît dans la réalité russe : si Neuilly était un village, alors il devait ressembler à un village russe, unique référence qu'il possédait du village. En effet la langue dépourvue de références culturelles n'est qu'un véhicule de mots sans liaison apparente aux réalités quotidiennes :

La confusion fut tenace malgré les éclaircissements que les récits de Charlotte apporteront par la suite. Au nom de « Neuilly », c'est le village avec ses maisons en bois, son troupeau et son coq qui surgissait tout de suite. (...)

La réalité russe transparait souvent sous la fragile patine de nos vocables français. Le président de la République n'échappait pas à quelque chose de stalinien dans le portrait que brossait notre imagination. Neuilly se peuplait de Kolkhoziens. Et Paris qui se libérait lentement des eaux portait en lui une émotion très russe.⁶⁶

Pour lui la France est synonyme de littérature, de savoir alors que la Russie représente l'ignorance. Il ressent une certaine supériorité du fait qu'il possède une autre culture, car il croit fermement que ses connaissances sur la France vont changer sa vie :

J'aspirais à ce que ce fouillis de dates, de noms, d'événements, de personnages se refonde en une matière vitale jamais vue, se cristallise en un monde foncièrement nouveau. Je voulais que la France greffée dans mon cœur, étudiée, explorée, apprise, fasse de moi un autre.⁶⁷

C'est en grandissant (il avait alors 14 ans) et grâce à ses lectures que sa vision des histoires que lui racontait Charlotte change. Il perd son ingénuité et la fascination de son enfance pour ces récits et soudain la réalité l'emporte sur la fiction. Par contre pour Charlotte ces histoires sont son unique attache avec son pays natal et elle les raconte comme des contes de fées. Ses souvenirs français ont pris avec le temps un ton romancé et mythique :

⁶⁶ Makine, A. (1995) : Op. cit., p. 44

⁶⁷ Makine, A. (1995) : Op. cit., p. 168

(...) une vieille dame, sur un balcon suspendu au-dessus de la steppe sans fin, répète encore une fois une histoire connue par cœur, elle la répète avec la précision mécanique d'un disque, fidèle à ce récit plus ou moins légendaire parlant d'un pays qui n'existe que dans sa mémoire... Notre tête-à-tête dans le silence du soir me parut tout à coup saugrenu, la voix de Charlotte me rappela celle d'un automate.⁶⁸

Cependant à travers la littérature et la culture, Charlotte leur transmet également tout un ensemble de valeurs représentatives de la France :

Les Français, un peuple libre... Nous comprenions maintenant pourquoi le poète avait osé donner des conseils au maître de l'empire le plus puissant du monde. Et pourquoi être aimé de ces citoyens libres était un honneur. Cette liberté, ce soir-là, dans l'air surchauffé des steppes nocturnes, nous apparut comme une bouffée âpre et fraîche du vent qui agitait la Seine et qui gonfla nos poumons d'un souffle enivrant et un peu fou...⁶⁹

Après une période de crise coïncidant avec le début de l'adolescence, il considère à présent le français comme une langue étrangère, comme un outil non instinctif :

A présent le français devenait un outil dont, en parlant, je mesurais la portée. Oui, un instrument indépendant de moi et que je maniais en me rendant de temps en temps compte de l'étrangeté de cet acte.⁷⁰

Cette nouvelle vision de la langue constitue pour lui sa première appréhension de langue littéraire :

Ma découverte, pour déconcertante qu'elle fût, m'apporta une intuition pénétrante du style. Cette langue-outil maniée, affûtée, perfectionnée, me disais-je, n'était rien d'autre que l'écriture littéraire (...)

La littérature se révélait être un étonnement permanent devant cette coulée verbale dans laquelle fondait le monde. Le français,

⁶⁸ Makine, A. (1995) : Op. cit., p. 169

⁶⁹ Makine, A. (1995) : Op. cit., pp. 53-54

⁷⁰ Makine, A. (1995) : Op. cit., p. 271

ma langue « grand-maternelle », était, je le voyais maintenant, cette langue d'étonnement par excellence.⁷¹

C'est grâce à la langue que Makine se découvre une double appartenance qui, au lieu de la scinder en deux, l'enrichit :

Etrangement, ou plutôt tout à fait logiquement, c'est dans ces moments-là, en me retrouvant entre deux langues, que je crois voir et sentir plus intensément que jamais.⁷²

Le caractère exceptionnel de cette expérience linguistique vécue en Russie lui conférait une intensité difficilement égalable. En effet, sa vie en France était loin des récits de Charlotte sur la visite du Tsar, c'était en réalité un pèlerinage dans la marginalité, une errance dans les cimetières, sans argent et malade. Cependant, c'est grâce à une biographie sur Charlotte publiée trois ans plus tard qu'il parvient à sortir de la misère. Curieusement l'utilisation de la langue française ne lui ouvre à ce moment-là aucune porte, ce n'est qu'inventant un traducteur du russe qu'il parvient à se faire publier. La « malédiction franco-russe » le poursuit toujours, mais cette fois dans la France de la liberté.

Après avoir découvert la vérité sur ses origines (il n'est pas le petit-fils de Charlotte sinon que celle-ci l'a adopté après la mort de sa mère russe dans un goulag), il se rend compte que tous les signes qu'il croyait révélateurs de son identité française n'étaient en réalité que de vagues souvenirs d'enfance. Sa relation à la langue française n'était donc pas héréditaire sinon affective, sentimentale :

La nuit, je retrouvai dans ma mémoire l'image que j'avais toujours crue une sorte de réminiscence prénatale me venant de mes ancêtres français et dont, enfant, j'étais très fier. J'y voyais la preuve de ma francité héréditaire. (...) Je comprenais maintenant que ce bois était, en fait, une taïga infinie, et que le charmant été de la Saint-Martin allait disparaître dans un hiver sibérien qui durerait neuf mois.⁷³

⁷¹ Makine, A. (1995) : Op. cit., pp. 271-272

⁷² Makine, A. (1995) : Op. cit., p. 272

⁷³ Makine, A. (1995) : Op. cit., p. 340

Le français et la France vus du dehors, depuis la Russie ont une intensité sentimentale qu'on ne peut pas comprendre quand on se trouve en France où il ne s'agit que d'une réalité quotidienne sans valeur particulière, parce qu'habituelle :

C'est en France que je faillis oublier définitivement la France de Charlotte...⁷⁴

Pour T. Todorov la langue française est également un refuge, la langue de la liberté, de l'expression profonde de soi. Le fait de parler en français avec un conseiller culturel français à Sofia, devient pour lui l'occasion de constater qu'il n'avait pas rêvé, qu'il a véritablement vécu en France, que sa vie est réelle, tangente, tranquillisante :

(...) je me sentais réchauffé par la complicité de notre échange : on m'avait confirmé mon existence. Si je perds mon lieu d'énonciation, je ne puis plus parler. Je ne parle pas, donc je n'existe pas.⁷⁵

Chez T. Todorov s'ajoute le problème du rôle de l'écrivain dans les pays de l'Est et de sa présence dans la société:

Dans les pays de l'Est, l'écrivain pouvait choisir entre trois rôles, avec bien entendu un bon nombre de positions intermédiaires entre eux.

Il y avait, premièrement, le pôle officiel. Le rapport entre l'Etat et l'écrivain était ici très fort, mais il était imposé par l'Etat. (...)

Le deuxième pôle était celui de la dissidence ; le rapport au monde environnant était encore très fort, seulement il se liait non plus avec l'Etat mais avec la société civile, invisible et pourtant bien réelle. (...)

Enfin, troisième rôle, celui de l'artiste pur : pas plus que le dissident, il ne glorifiait l'Etat ; mais, comme l'écrivain officiel, il évitait de le dénigrer.⁷⁶

⁷⁴ Makine, A. (1995) : Op. cit., p. 297

⁷⁵ Todorov, T. (1996) : Op. cit., p. 18

⁷⁶ Todorov, T. (1996) : Op. cit., pp. 152-153

VII. CONCLUSION

La double appartenance, cette réalité qui intéresse de nos jours un grand nombre de personnes qui de par le monde vivent dans une culture qui n'est pas la leur, est une situation souvent difficile à gérer. Si pour certains, comme A. Maalouf, appartenir à deux ou plusieurs cultures enrichit toujours l'être humain, lui apportant diverses visions du monde et une prédisposition à la tolérance et à l'acceptation des différences de l'Autre, il n'est pas moins vrai qu'un grand nombre d'écrivains francophones, essentiellement venus du Maghreb, témoignent dans leurs romans des difficultés de leurs compatriotes à gérer cette double identité dans la réalité quotidienne française.

Les réalités francophones dans leur diversité ne pourraient nous donner une vision unique et uniformisée du problème, il n'en reste pas moins que, malgré ses variantes territoriales, le problème identitaire reste toujours présent dans le monde francophone.

Si pour A. Maalouf l'intolérance religieuse est au cœur des nombreux problèmes identitaires existant dans le monde musulman, pour les auteurs des pays de l'Est, T. Todorov, M. Kundera ou A. Makine, la référence à la situation politique de leurs pays d'origine devient un incontournable. Cette vision négative de la culture de départ, principalement chez les auteurs de l'Europe de l'Est, et la mythification de la culture française contrastent énormément avec la vision essentiellement négative de la France des écrivains maghrébins provoquée sans doute par l'incompréhension et le racisme.

Même si l'acceptation de la double identité est un chemin sinueux et rempli d'obstacles, le résultat final accorde une grande sérénité à celui qui parvient à s'accepter tel qu'il est et à tirer profit de la richesse que ses deux cultures lui offrent.

VIII. BIBLIOGRAPHIE

CHAUDENSON, R. (1991) : *La francophonie : Représentations, réalités, perspectives*, Paris, Didier Erudition, col. Langues et développement.

KUNDERA, M. (1998) : *La lenteur*, Paris, Gallimard, col. Folio.

MAALOUF, A. (1998) : *Les identités meurtrières*, Paris, Editions Grasset.

MAKINE, A. (1995) : *Le testament français*, Paris, Mercure de France, col. Folio.

TETU, M. (1997) : *Qu'est-ce que la Francophonie?*, Vanves, Hachette-Edicef.

TODOROV, T. (1996) : *L'homme dépaycé*, Paris, Editions du Seuil.